

Paru dans *Nature et progrès* n°87, avril-mai 2012. Dossier Le vivant en danger de normes, pp 28-29

## Réflexions minoritaires...

### A propos de l'identification électronique des animaux domestiques

Depuis le 1<sup>er</sup> juillet 2010, les éleveurs de brebis et de chèvres ont l'obligation de doter leurs animaux d'une puce électronique de type RFID. Cette entreprise d'« électronique » des troupeaux semble majoritairement acceptée et, tout comme les compagnons humains des chiens et des chats incités par leur vétérinaire à identifier leurs animaux par puce plutôt que par tatouage, les éleveurs semblent suivre sans état d'âme les recommandations de leur encadrement. Pourtant, quoique de façon encore très minoritaire, certains éleveurs refusent cette électronique et mettent en place collectivement des stratégies de résistance à cette innovation. S'agit-il là de la classique « résistance à l'innovation » étudiée par les sociologues ? Ces éleveurs sont-ils rétifs au changement et enracinés dans leur routine ? Pourquoi ces résistances alors que le changement (ajouter une puce à la boucle de l'animal) semble somme toute très minime ?

Mon hypothèse est que la résistance à l'électronisation des animaux met au jour une résistance latente de nombreux éleveurs à l'industrialisation de leur travail avec les bêtes. L'électronisation, comme l'écrit l'un des collectifs, « c'est la norme industrielle de trop »<sup>1</sup>. C'est celle qui conforte la dépendance des éleveurs vis-à-vis de l'Administration et des industriels de la viande, celle qui finalise le processus de dépossession de la relation autonome de travail avec les animaux, celle qui installe du virtuel en lieu et place du réel du lien et de la responsabilité. L'action des éleveurs ne s'inscrit donc pas dans un cadre de résistance au changement mais au contraire de revendications de changement. L'électronisation est un outil de plus au service du processus d'industrialisation alors que la résistance à cette innovation invite à reconsidérer radicalement nos relations de travail avec les animaux.

L'entreprise d'électronisation des animaux domestiques est engagée par l'Union Européenne depuis au moins 1993 et les moyens injectés par la Commission Européenne dans cette entreprise laissent penser que les enjeux sont très importants. En 1993/1994, le projet FEOGA sert de banc d'essai dans trois pays (Italie, Espagne, Portugal) où différents systèmes d'électronisation sont testés en laboratoire et in situ sur 10 000 animaux (ovins, bovins, caprins). Les résultats étant jugés encourageants, un nouveau projet AIR 2304 (1995-1998) est lancé. Cette fois, le projet concerne six pays (Belgique, Allemagne, Pays-Bas, Portugal, Espagne, Grande Bretagne) et 25 000 animaux (bovins, ovins, caprins). Les résultats étant à nouveau jugés encourageants, un projet plus ambitieux est mis en place, le projet IDEA (1998-2002). Il vise à vérifier sur le terrain la faisabilité de l'électronisation de l'ensemble du cheptel européen des animaux

---

<sup>1</sup> bergerouest@no-log.org

domestiques et la fiabilité des équipements. Le projet IDEA concerne six pays européens (France –Sud Est, Bourgogne, Bretagne-, Allemagne, Italie, Pays-Bas, Portugal, Espagne) et plus de 900 000 animaux (385.000 bovins, 500.000 ovins, 29.000 caprins). Les recommandations du rapport final de ce projet<sup>2</sup>, dont les résultats ont été jugés très positifs, sont de lancer un nouveau projet portant sur un million d'animaux dans six pays européens, en avant-garde des 200 millions d'animaux concernés dans l'Union Européenne. Et il semblerait que nous sommes entrés dans la dernière phase.

Les arguments avancés pour justifier cette entreprise de gestion électronique du troupeau européen sont de trois ordres : le management, la traçabilité, la gestion des subventions européennes.

Concernant le management, il s'agit avant tout d'améliorer la productivité du travail des éleveurs et de leurs animaux. Ainsi que le précise des techniciens, l'électronisation permet une plus grande automatisation du travail. Elle permet notamment de « gagner du temps ». « Gagner du temps », éradiquer les temps improductifs, est l'alpha et l'omega des productions animales depuis la naissance de la zootechnie au 19<sup>ème</sup> siècle car, pour paraphraser l'adage, le temps, c'est du profit. Le temps de travail de l'éleveur doit être maximisé à chaque instant. C'est pourquoi par exemple, les éleveurs sont poussés par leur encadrement et par les fabricants à s'équiper en robot de traite pour « gagner du temps », et avoir ainsi l'opportunité d'observer leurs vaches dans un système intégrant sans effort « bien-être animal » et productivité. Car, comme le précise un fabricant, « des vaches heureuses sont des vaches productives ». Dans les faits, ce temps « gagné » est tout simplement reporté sur une autre activité productive (un atelier volailles par exemple).

Concernant la traçabilité, l'argument est double. Il s'agit d'une part d'être en mesure de tracer un produit animal depuis le lieu de production jusqu'au lieu de vente, en cas de problèmes sanitaires, mais surtout de gérer les crises sanitaires à venir. C'est-à-dire concrètement les abattages massifs d'animaux. Compte tenu de la taille croissante des troupeaux, l'électronisation des animaux permet en effet un contrôle individuel des d'animaux dans un contexte de traitement de masse.

Dernier argument : La gestion des subventions européennes serait facilitée par l'électronisation qui permettrait de vérifier l'âge des animaux, l'espèce, le nombre d'animaux...

La faiblesse des arguments officiellement avancés pour justifier cette énorme et vraisemblablement très coûteuse entreprise de gestion électronique des animaux et le contenu essentiellement technique des projets met en évidence que, en dehors des intérêts bien compris des différents lobbies, l'augmentation de la productivité du travail des êtres humains et des animaux, et la gestion des crises sanitaires sont bien les objectifs principaux de cette entreprise. On comprend donc, comme le pressentent les éleveurs, que cette innovation technique s'inscrit bien dans un processus accru d'industrialisation du travail avec les animaux.

---

<sup>2</sup> Joint Research Center European Commission - Institute for the Protection and Security of Citizen : <http://idea.jrc.it/pages%20idea/index%20of%20final%20report.htm> ; <http://ec.europa.eu/dgs/jrc/index.cfm> ; <http://ipsc.jrc.ec.europa.eu/>

Or, c'est précisément ce processus qui est remis en cause actuellement par nos concitoyens et par de nombreux éleveurs eux-mêmes. Ce qui est désiré, c'est du lien et du sens. Pour les éleveurs, il s'agit de pouvoir faire de l'élevage, c'est-à-dire de travailler avec les animaux dans une perspective humaine, en accord avec ce que porte notre humanité, humanité construite dans toutes les sociétés humaines dans la relation aux animaux. Ce qui est en jeu, c'est la vie. Car travailler avec les animaux, c'est vivre. Et, pour eux comme pour nous, c'est vivre une vie plus belle qu'elle ne l'aurait été sans eux. Ce que défendent les éleveurs qui refusent l'électronisation de leurs bêtes, bien davantage que le statu quo dans l'organisation de leur travail, c'est la place de la vie dans leur relation aux animaux, la place de l'affectivité et de la morale. Comme l'écrivait Marcel Mauss, et avant lui Kropotkine, c'est l'entraide et le don bien plus que l'appât du gain qui nous relie car « nous n'avons pas qu'une morale de marchand ». Ce n'est pas la recherche effrénée de productivité et de compétitivité qui conduit les bergers et leurs brebis, ce n'est pas la destruction, ce ne sont pas des colonnes de chiffres tenant lieu de pensée, c'est la vie, vécue et partagée. L'élevage ne peut pas être industriel. Il est et reste l'élevage ou disparaît. Et notre relation aux animaux domestiques avec lui. C'est pourquoi l'interrogation que posent les éleveurs résistants à l'électronisation de leurs animaux est bien celle-là : voulons-nous vivre avec les animaux ? Dans quelle société ?

Jocelyne Porcher – DR, INRA, UMR Innovation, Montpellier

Référence : Jocelyne Porcher, 2011, Vivre avec les animaux : une utopie pour le 21<sup>ème</sup> siècle. Editions La Découverte